

## CAUSERIE DE QUÉBEC

En m'inclinant respectueusement vers les nombreux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, impossible pour moi de ne pas étouffer un soupir en songeant aux jours lointains de 1872, où j'étais chroniqueur d'occasion à l'*Opinion Publique*, sœur de lait de ce journal, rédigée alors par MM. L.-O. David et J.-A. Mousseau, et dans laquelle, parfois, Oscar Dunn, de regrettée mémoire, épanchait le miel d'une érudition savante, bien écrite et pleine de charmes.

C'est vous dire, sans détour, que je frise le détroit de la cinquantaine et que bientôt je filerai, voile tendue, vers la vieillesse froide et langoureuse : pôle nord, dernière limite de la vie, où des millions et des millions d'Andrés ont déjà avant moi fait naufrage.

Je me sens rajeunir, malgré cela, en face du jour printanier qui pose à ma fenêtre éblouie ses facettes étincelantes, mettant en relief mille arabesques sur mes rideaux transparents, pendant que je me plais à voir la première mouche de la saison, toute fraîche émoulue, se promener gravement sur un buste de Lacordaire, unique et éloquent ornement de ma table à écrire.

Ce regain de jeunesse primesautier pose en mon cœur un renouveau de jeunesse vive, et fait à ma tempe se regaillardir mon premier et mélancolique cheveu blanc !

A propos de M. L. O. David, que j'ai revu dernièrement lors de son voyage à Québec, il m'a été donné de l'entendre à la tribune de l'Institut Canadien et du club Mercier, à Saint-Roch, dans une conférence sur Lafontaine et Baldwin, hommes célèbres s'il en fut, rédempteurs de la race, sauvegardes de notre langue adorée, qui laissèrent une si profonde marque dans le sillage où luit la réalisation de notre rêve national.

A part les grandes lignes de ce beau et trop court travail où revit à nos yeux cette époque mouvementée, je n'ai pu m'empêcher d'un frisson patriotique et tout français, lorsque M. David relata le point de ressemblance physique de Lafontaine avec le premier des Bonapartes.

En effet, le sage Louis-Hippolyte Lafontaine, austère jusque dans les moelles de l'âme, dont le regard magique résolvait tous les problèmes, tempérament froid, pondéré, ne visant que les droits à défendre dans la tranquille énergie d'une âme réellement peuple, ressemblait à s'y méprendre au vainqueur des Pyramides : à tel point qu'une blanche moustache de la vieille garde, l'apercevant un jour lors d'une visite qu'il fit au dôme des Invalides, en France, ne put retenir cette expression caractéristique : " Si je ne savais pas qu'il fût mort, je croirais que c'est lui ! " — faisant allusion par là au vaincu de Sainte-Hélène.

Il portait dans toute sa physionomie le masque frappant du César des Césars.

Gros, replet, sans être joufflu, d'une pâleur mate et veloutée, avec un nez grec, surplombant un menton fortement accusé, le grand Lafontaine avait le soin de laisser retomber coquettement sur son vaste front, la mèche de cheveux traditionnelle du premier consul, pour réaliser encore plus le simulacre napoléonien.

Semblable au premier Napoléon promulguant le concordat, appuyé sur son code immortel, avant d'ouvrir toutes grandes les portes de Notre-Dame, à Paris, Lafontaine, sous le ciel orageux de notre patrie, fort des quatre-vingt-douze résolutions, et s'appuyant sur le sein d'un peuple généreux qui ne voulait pas mourir, fit tomber de nos mains les chaînes de la captivité, ouvrant toutes grandes les avenues du portique où repose l'arche d'alliance de nos saintes et immuables libertés.

Qu'il est doux et consolant pour l'âme d'écouter, après une pesante journée de travail, ces choses enlevantes dites par un homme bon, charmant et instruit comme l'est M. David.

Jeunes gens qui me lisez, entrez en vous-mêmes, étudiez, n'épargnez pas vos veilles, instruisez-vous. Mettez en pratique les principes de la vertu austère que Dieu dans sa bonté fit tomber du ciel sur vous ;

sous son ombre vous serez invincibles et invulnérables : car elle est la clef d'or par laquelle vous pénétrerez aux agapes qui ne finiront plus de la fraternité universelle !

Et pour réaliser sûrement la vision promise, contemplez bien en face cette figure incomparable de Lafontaine, modèle à large envergure qui rappelle la continence sacrée, le mâle caractère, le patriotisme sans tâche de Scipion dans Rome et de Platon aux plaines inspirées de l'ancienne Grèce !

Apprenez, jeunes gens, que c'est au printemps de notre histoire qu'il faut puiser d'abondance aux sources du vrai patriotisme.

\* \*

A propos de printemps, voilà que celui de la nature scintille dans les espaces clairs.

Nous le voyons déjà poindre aux régions célestes.

La brise est molle, odorante, le soleil plus grand, plus chaud, et ses effluves vivifiants font courir la sève au sein des écorces qui craquent.

Bientôt dans la lumière fleuriront les bourgeons parfumés.

La pluie printanière ruisselle, humide, fécondante ; elle lave à grande eau, comme pour un jour de fête, les placards bleus du firmament, où, sans doute, se promènent dans l'éther des légions de petits anges avant de venir parmi nous consoler le pauvre en sa cabane, le malade sur son lit de douleurs, l'âme infortunée du captif agonisant derrière les mailles étroites d'un guichet blindé de fer.

La neige fond au milieu des champs, le sol fume dans les guérêts, les ruisseaux sont plus jaseurs, le rouge-gorge et le rossignol risquent un œil et de doux gazouillements au bord des nids.

Tout renaît à l'espérance.

Les plus faibles se sentent plus forts que Cyr et Auray.

Aucune barrière entre le Louvre et le mendiant des routes : témoin ce poète émacié, succombant sous les dettes, réduit au plus strict mobilier, dont l'aspect famélique fait s'enfuir l'huissier rapace, et qui toise d'un regard de défi le créancier bedonnant condamné à la contemplation platonique du blanc et du noir d'un billet à ordre, échu déjà depuis la Ste-Catherine dernière !

Salut, trois fois salut à la belle nature.

*Sursum corda !*

Reconnaissance aux aromes pénétrants qui montent des perce-neige, des roses blanches et des chrysanthèmes fleurissants.

\* \*

A propos d'aromes, permettez-moi, si vous le voulez bien, lecteurs, de décrire succinctement un gai pèlerinage à travers une érablière de la côte Beupré, près de Québec, en 1870.

Je parle de longtemps, comme dirait le bon Béranger.

La science de nos sucriers, à cette époque, n'allait pas jusqu'aux améliorations modernes.

La gouttière galvanisée, le réservoir de fer-blanc, les poêles luisants où fermente et bout la sève qui tout à l'heure se convertira en sucre d'or, n'existaient alors que dans l'imagination inventive de quelques chercheurs obstinés.

On se contentait de faire à l'arbre une blessure avec la hache primitive du bûcheron, blessure saignante d'où coulait la sève, couleur vin sauterie, dans un seau que l'on avait d'abord fixé au bois au moyen d'une anse en fer soutenue par deux clous enfoncés à grands coups de marteau.

C'était curieux de voir les moissonneurs de tout âge, la tuque sur la tête, chaussés de mocassins, montés sur de légères raquettes, traçant dans leur marche sur la neige de capricieux dessins, allant d'arbre en arbre glaner la douce liqueur ; et les chiens, noirs ou blancs, attelés à la manière des chevaux, fatigués, harassés, la langue pendante, le poil fumant en vapeur, courant de leurs quatre pattes sous le fouet du maître, pendant que de temps à autre un lièvre passait, comme l'éclair, dans un sillon de neige soulevée par sa course vertigineuse.

Ce jour-là, donc, partis le matin de la ville encore

endormie, garçons et jeunes filles, nous fîmes route vers le Château Richer.

Après quelques heures d'un voyage sur les hauteurs des côtes Montmorency, nous débouchâmes dans une forêt recouverte d'un léger manteau de neige cristallisée par les premiers rayons du soleil levant.

Ces immenses colonnades d'arbres avec leurs branches pendantes, couvertes de givre, semblables à de longs bras au repos, me faisaient l'illusion d'une gigantesque troupe de cuirassiers blancs campés dans une plaine, l'arme au bras.

Le spectacle était frappant et féérique.

Et les carrioles cheminaient toujours.

De temps à autre, bien capitonnes au fond des voitures, nous faisions échange de bons mots et chacun s'envoyait, à travers l'espace glacé, de joyeux éclats de rire argentins qui allaient se mêlant au bruit des clochettes de nos attelages.

Parfois, en allongeant la tête, j'apercevais devant nous, dans une autre carriole, émergeant des fourrures, un frais minois doté d'un joli petit nez, pas trop long, avec une joue teintée de rose par la froidure du matin et les lèvres de corail, rouges comme le carmin d'une pomme fameuse de Montréal : ce qui me reportait au jour de la Genèse, où selon Châteaubriand, Dieu créa la femme qui perdit l'homme !

Mais on a beau attribuer cette chute funeste à la faute adamique, je dis, moi, que j'admirerai toujours un joli visage de femme, toujours, je le répète, sans cesse, à jamais... jusqu'au moment où l'on s'enfouira sous six pieds de terre, entre quatre planches de sapin... pourvu, néanmoins, que sur le tertre où je reposai on plante une croix noire ornée d'une feuille d'érable, afin que le passant égaré en ces lieux sache que celui qui dort là est mort catholique, et Canadien-français, par dessus le marché.

Érables de nos bois parfumés, je vous salue jusqu'à terre !

Combien sont belles, en été, vos ruisselantes chevelures, doucement penchées sur le miroir de nos lacs enchanteurs !

C'est vous, érables de nos amours, que le peuple, au matin de sa fête, ravit au sol, de ses puissantes mains, pour en orner les longues rues de ses métropoles ou vous suspendre au balcon des fenêtres, dans le gai voisinage des oriflammes fleurdélisées et des couleurs tricolores.

C'est vous qui épanchez sur les tables si bien fournies de notre cuisinière canadienne, ce sirop aux reflets de dorures, nectar plein d'aromes que les dieux de l'Olympe, s'ils en avaient eu, auraient dégusté dans des vases de porphyre !

C'est vous, érables de nos bois, qui réchauffez, en hiver, nos logis : c'est à vos flammes pétillantes dans l'âtre que les vieux et les petits citoyens de l'avenir ravivent leurs membres engourdis par le froid, pendant que la nuit tombe au dehors et que le grésil fait craquer les toitures.

J'aime à voir, pendant les lourdes chaleurs de juillet, sous l'éventail ombreux de votre feuillage, accourir par bandes les alertes moissonneuses portant à leur corset la blanche marguerite, et les gais faucheurs, avec la pierre noire, la faux luisante, la serpe et les faucilles, pourchassant devant eux des myriades d'oiseaux dénichés par le bruit de leurs chansons !

Mais revenons à notre récit.

Arrivés au but de cette paisible reconnaissance à travers monts et vallées, landes et forêts vierges jonchées du blanc manteau tissé par nos hivers canadiens, nous arrivâmes enfin à une cabane à sucre, où nous attendait sur le seuil le maître de céans.

Nous entrâmes.

Le plafond de la hutte laissait pendre sur nos têtes, à l'instar de l'épée de Damoclès, des stalactites congelées et transparentes : ce qui n'avait rien de rassurant pour nos membres transis par le froid.

On battit le briquet, les chandelles et les lampions de fer-blanc fixés au mur s'allumèrent, et cette lumière subite fit exécuter aux ombres des danses fantastiques, ce qui épeura les fillettes qui se cachèrent sous leurs chaudes mantilles, rougissantes.

Nous fîmes cercle autour d'un énorme poêle à deux